

que l'homme donne à la femme. Tous ces symboles s'expliquent d'eux-mêmes : l'épine et les fruits, ce sont les joies et les douleurs d'ici-bas ; la quenouille, c'est le travail ; le gâteau, c'est la communion du ménage ; l'argent, c'est la protection du mari. Au milieu de l'office, les cloches sonnent le glas funèbre, toutes les voix chantent le *libera*, et tous les cœurs prient pour l'âme des morts.

Au sortir de l'église, la mariée s'arrête et reçoit le baiser d'adieu de sa famille et de ses amis. Les garçons la saluent de coups de pistolet et de coups de fusil. Chasseur par état et soldat par souvenir, le Vendéen ne connaît pas d'autre sérénade que l'explosion de la poudre enflammée. Soit qu'elle marche, soit qu'elle chevauche, soit qu'on la porte à travers les chemins creux, l'épouse doit se rendre de l'église à la maison par la ligne la plus directe. Si elle prenait le moindre détour, elle abandonnerait le sentier de la vertu. Arrivés sur le seuil conjugal, on présente aux mariés du vin, du beurre et du pain frais. A jeun et fatigués, ils acceptent ce premier repas. En même temps, une pyramide de sagots s'élève dans le pré voisin, on y met le feu, et la flamme tourbillonne en l'air au bruit des détonations.

C'est le signal des premières danses ; la veze et souvent le violon y répondent. La foule joyeuse se divise en couples. Aux *courantes* succèdent les *rondes*, aux *rondes* le *pichefrit* national. Deux jeunes gars et deux jeunes filles se font vis-à-vis ; chaque danseur est derrière sa danseuse immobile. Par-dessus l'épaule de celle-ci, il provoque son adversaire en s'agitant sur une mesure croissante. . . . Tout à coup les deux rivaux s'élancent, se donnent la main, dansent ensemble ou séparément, et se placent devant leurs danseuses qui recommencent le même exercice. S'il faut en croire M. Massé-Isidore, qui nous fournit quelques-uns de ces détails, le *pichefrit* remonte aux danses guerrières des anciens Agésinates.

Mais voici l'heure du dîner. Sous une vaste tente de toile blanche, tout le monde se range autour d'une table chargée d'assiettes d'étain, de bouteilles et de plats homériques. Le couvert de la mariée est le seul qui mérite ce nom. L'époux la sert debout, la serviette sur le bras, jusqu'au dessert. Alors cessent les chansons qui ont accompagné le repas (1). On apporte les gâteaux offerts aux mariés par leurs parrains et leurs marraines. Ce sont de véritables monuments dans lesquels entrent deux boisseaux de farine. Les plus vigoureux garçons de la noce les soulèvent sur leur bras et les portent en dansant autour des tables. Tous les convives les imitent, armés de leurs assiettes d'étain qu'ils entre-choquent en l'air,—non sans détacher au vol et manger quelques parcelles des gâteaux. Encore un souvenir de l'antiquité, qui fait rêver à la danse des Corybantes. Des cadeaux de toutes espèces sont offerts de la même sorte aux époux : du linge, de la vaisselle, de l'argent, de petits sabots et des bonnets enfantins.

Nouvelles danses jusqu'au souper, et après le souper nouvelles cérémonies. Une porte s'ouvre. Une troupe de jeunes filles s'avance, soutenant un énorme bouquet d'épines, chargé de rubans, de fruits et de fleurs. Elles le présentent tristement à l'épousée. Celle-ci tombe en pleurant dans les bras de sa mère ; l'émotion gagne toute l'assistance, et les jeunes filles chantent cette fameuse chanson de la mariée, qui se retrouve dans toutes les campagnes de

l'Ouest, avec quelques variantes. C'est l'adieu de l'amour à l'hymen, du plaisir au devoir, de la virginité à la maternité. L'expression en est tour à tour impitoyable et touchante :

Ce bouquet fruitager.
Que ma main vous présente,
Il est fait de façon
A vous faire comprendre,
Que tous ces vains honneurs
Passent comme les fleurs.
Vous n'irez plus au bal,
Au bal, aux assemblées ;
Vous resterez à la maison.
Pendant que nous irons.
Adieu, château brillant,
Beau château de mon père,
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler ! etc.

Et la chanson n'exagère pas. Le sort de la paysanne est en effet l'opposé du sort de la femme du monde. La liberté et la joie de celle-ci commence avec son mariage. L'esclavage et les peines de celle-là datent du jour de ses noces. Tandis que la mariée fonde en larmes, le plus jeune de ses frères, se glissant sous la table, lui dérobe sa jarretière rouge... Ses sanglots redoublent à ce vol symbolique, mais déjà les toasts joyeux les couvrent. La jarretière est coupée en petits morceaux, et chaque convive en décore sa boutonnière. Parfois le jeune frère enlève aussi un soulier, qu'il adjuge au plus offrant. Le marié le rachète à ce dernier, et le prix retourne au trésor fraternel.

Tout à coup on entend frapper à la porte. " Ce sont des étrangers qui demandent l'hospitalité. Qu'on les connaisse ou non, peu importe, il sont invités et admis au banquet conjugal. Deux d'entre eux portent dans une corbeille couverte d'un voile blanc, ce qu'on appelle le *Moumon* : c'est ordinairement une colombe, une tourterelle, ou un jeune lapin enjolivé de rubans. Ils posent leur corbeille sur la table, sans la découvrir ni proférer une seule parole ; si on veut savoir ce qu'elle contient, on la jette au cartes. Si les voyageurs la gagnent, ils la remportent sans la découvrir, mais s'il l'a perdue, ils lèvent le voile, et le *Moumon* s'échappant au milieu des plats et des assiettes excite la plus vive hilarité. " (Massé-Isidore).

Dans certains cantons, la nuit entière se passe en réjouissances. Dans quelques autres, les époux s'échappent vers quatre heures du matin, et vont se cacher dans une maison voisine. Mais bientôt toute la noce se met à leur recherche, et finit par les découvrir. Alors on leur présente une soupe à l'oignon, qu'ils mangent au bruit des éclats de rire et des coups de fusil,—à moins que la mariée ne la renverse ou ne la jette au visage des plaisants :—ce qui annonce au futur ménage une série d'orages domestiques.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Il y en a une sur la bouillie de millet, une autre sur l'oiseau que l'on fait envoler d'une soupière, vingt autres sur vingt sujets du même genre ; le tout entremêlé des lazzis intarissables du ménestrel, dont la triple fonction est d'amuser, de faire danser, et de boire toute une journée.